



Cycle de conférences « Échanger pour mieux comprendre »



Actes de la conférence
**« Où en est la création cinématographique
au Maroc ? Parole aux jeunes réalisateurs »**

Tanger, jeudi 28 novembre 2019



FONDATION
Attijariwafa bank

Pôle Édition & Débats

Tous les actes des conférences du Cycle « Échanger pour mieux comprendre »
sont disponibles sur le site institutionnel : www.attijariwafabank.com

Échanger pour mieux
comprendre

ACTES DE LA CONFÉRENCE

Tanger, jeudi 28 novembre 2019

Introduction et présentation des invités

Mme Mouna Kably, Responsable du Pôle Édition & Débats, Fondation Attijariwafa bank

Mot de bienvenue

M. Omar Bounjou, Directeur Général du groupe Attijariwafa bank

Panel de discussion

M. Mohamed Lansari, Directeur de la Cinémathèque de Tanger

M. Salim Akki, Jeune réalisateur

Mme Hind Bensari, Jeune réalisatrice

M. Reda Lahmoud, Jeune réalisateur

M. Karim Addoul, Critique de cinéma

Sous la modération de

M. Jamal Souissi, Producteur et réalisateur

Séance de questions / réponses

La rencontre en images

Pôle Édition & Débats

Mouna Kably, Responsable

Kenza Lamniji, Chef de Projets

Sara Khallaayoun, Chef de Projets

Introduction et présentation des invités

Mme Mouna Kably

Responsable du Pôle Édition & Débats, Fondation Attijariwafa bank

Honorable assistance Mesdames et Messieurs,

Bonsoir et bienvenue à cette 54^e édition du cycle « Échanger pour mieux comprendre » de la Fondation Attijariwafa bank, dans ce lieu mythique de la ville de Tanger. Cette rencontre entre dans le cadre d'une série de conférences régionales dédiées à la culture, dans toutes ses dimensions, qui nous permettent de venir à la rencontre de jeunes talents et de révéler l'étendue du potentiel créatif de notre pays.

De par le vivier artistique dont regorge la région Tanger-Tétouan-Al Hoceima, il nous a semblé naturel de traiter du thème de la création cinématographique en donnant la parole aux jeunes réalisateurs.

Pour garantir le succès de cette rencontre, nous l'avons préparée en collaboration avec M. Jamal Souissi, lui-même réalisateur et producteur ; et avec le soutien étroit de M. Mohamed Lansari, Directeur Général de la cinémathèque de Tanger. Je les en remercie.

Pour rendre hommage au travail des jeunes talents, nous avons choisi de démarrer cette soirée avec la projection d'un film documentaire au titre évocateur « Wachm`n hal ? » réalisé par Salim Akki. Salim est un jeune lauréat de la filière Études cinématographiques de l'Université de Tétouan, et qui a remporté le prix du meilleur

film marocain au Festival International des Écoles de Cinéma en 2016.

M. Jamal Souissi prendra ensuite le relais pour mener la discussion avec les jeunes réalisateurs qui seront aux côtés de Salim Akki. Bienvenue à Hind Bensari qui a fait le déplacement spécialement pour cette conférence de Paris ; et à Reda Lahmouid qui est venu de Casablanca.

Nous écouterons également le témoignage de M. Mohamed Lansari, Directeur Général de la Cinémathèque de Tanger et de M. Karim Addoul, critique de cinéma et créateur de cinéclubs. Ces deux passionnés de cinéma nous parleront de leurs actions de terrain pour susciter l'intérêt des jeunes et faire émerger de nouvelles vocations.

Avant d'inviter M. Omar Bounjou, Directeur Général du groupe Attijariwafa bank qui nous fait l'honneur de présider cette rencontre, pour prononcer un Mot de Bienvenue, je précise que l'intégralité de ces échanges sera retranscrite dans des Actes de conférences qui seront disponibles sur le site de la banque www.attijariwafabank.com. Sur ce même site, vous trouverez la collection de tous les actes des conférences organisées depuis Mai 2014 sur des thèmes d'actualité divers et variés ; ainsi que les Collectors des années 2016 et 2017, et dans les semaines à venir, le Collector 2018.

Je vous souhaite une excellente conférence. Je cède la parole à Monsieur Omar Bounjou.



Mot de bienvenue

M. Omar Bounjou

Directeur Général du groupe Attijariwafa bank

Merci Mme Kably.

**Mesdames et Messieurs,
Bonsoir,**

Avant de vous lire ce mot d'ouverture que l'on m'a préparé, je voudrais d'abord vous faire part d'un mot du cœur. Je suis très content d'être parmi vous ce soir, dans ce lieu mythique, dans cette belle salle de cinéma et dans cette ville que nous adorons tous. Je suis un passionné de cinéma depuis mon plus jeune âge. Donc quelle belle opportunité pour moi d'être ici ce soir devant vous et parmi vous pour parler du cinéma.

Permettez-moi maintenant de vous transmettre un message en tant que représentant du groupe Attijariwafa bank pour l'introduction de cette belle soirée.

**Chers invités,
Mesdames et Messieurs,**

Je suis très heureux d'être parmi vous ce soir et vous remercie d'avoir été si nombreux à répondre présents à cette 54^e édition du cycle « Échanger pour mieux comprendre », lancé par notre Fondation il y a déjà plusieurs années.

La Fondation Attijariwafa bank a choisi de venir à la rencontre des professionnels et des jeunes passionnés du septième art, au cœur de leur lieu de prédilection, la Cinémathèque de Tanger.

En mettant les projecteurs sur ce lieu mythique de la ville du Détroit, bouillonnant de culture, nous étions sûrs de toucher non seulement les

passionnés du cinéma, mais aussi, les réalisateurs, metteurs en scène et tous les corps de métiers impliqués dans la création cinématographique. Nous sommes donc ravis de réunir toutes les composantes de cet écosystème essentiel à l'épanouissement et à l'ouverture d'esprit de nos concitoyens et de notre jeunesse en particulier. Un écosystème qui a par ailleurs ouvert la voie à la professionnalisation du cinéma marocain et à son perfectionnement technique.

De plus, l'arrivée d'une nouvelle génération de réalisateurs et d'acteurs a permis à notre cinéma national de profiter d'une effervescence intellectuelle et artistique sans précédent. Désormais, notre production cinématographique n'hésite plus à traiter des problématiques sociales qui étaient, jusque-là, taboues, et à bousculer certaines idées préconçues. Cette mutation opérée par la profession a permis de ramener en 2018 plus de 1,5 million de personnes vers les 30 salles de cinéma que compte le Royaume.

Ainsi, les efforts déployés par cette nouvelle vague de cinéastes, conjugués à la politique publique de soutien, à travers l'octroi de subventions, ont permis le renouveau du cinéma marocain. Mais, pour autant, la bataille n'est pas gagnée. Plusieurs défis restent à relever avant d'obtenir une industrie cinématographique à part entière, qui soit génératrice de valeur économique et culturelle, et créatrice d'emplois qualifiés en faveur de nos jeunes talents.

Dans un message adressé aux participants des Assises nationales sur le cinéma qui s'étaient

tenues le 16 octobre 2012 à Rabat, le Souverain affirmait à ce propos :

« Nous tenons à souligner que Notre but ultime consiste au premier chef à préserver les acquis engrangés dans le secteur cinématographique et à favoriser les conditions de son essor et son développement, tout en soulignant la nécessité d'arriver à une production de qualité, permettant de passer du quantitatif au qualitatif. Cet objectif doit être poursuivi dans le cadre de la valorisation de l'identité marocaine, de l'ouverture consciente, lucide et synergique aux cultures et aux valeurs universelles, et du souci de garantir la liberté de création... »

C'est donc dans un esprit purement citoyen que nous donnons la parole, aujourd'hui, à de jeunes réalisateurs pour partager leur perception de l'avenir du cinéma marocain, et formuler des recommandations destinées à hisser la production cinématographique nationale à la hauteur de leurs ambitions.

Je tiens à remercier **M. Mohamed Lansari**, directeur de la Cinémathèque de Tanger, de nous avoir ouvert ses portes ; et les trois jeunes réalisateurs qui ont accepté de livrer leur témoignage, **M. Salim Akki**, **Mme Hind Bensari** et **M. Reda Lahmouid** ; ainsi que **M. Karim Addoul**, critique de cinéma.

Enfin, merci à M. Jamal Souissi, producteur et réalisateur, d'assurer la modération de cette discussion.

Je vous remercie et vous souhaite une excellente soirée.



M. Jamal Souissi
Producteur et réalisateur, Modérateur

Bonsoir à toutes et à tous.

Merci à tous d'avoir répondu présents.

Je suis très heureux d'être parmi vous ce soir dans ce lieu historique. Cette initiative prise par la Fondation Attijariwafa bank pour encourager les jeunes cinéastes marocains est extraordinaire.

Nous allons débiter cette soirée avec un superbe documentaire d'art fait entièrement par un jeune réalisateur qui l'a produit seul. Je suis sûr que vous saurez l'apprécier.

Projection du film documentaire « WACHM'N HAL » (Quelle solution)

Durée : 20 minutes

Réalisation : Salim Akki, lauréat de la filière Études Cinématographiques de l'Université Abdelmalek Essaadi de Tétouan

Date : 2015

Prix remporté : Prix du meilleur film marocain du Festival International des Écoles de Cinéma, 2016

Synopsis : Ce film documentaire suit le périple des membres d'un groupe de musique reggae nommé « Wachmn'hit » qui ont décidé de continuer l'aventure artistique, tandis que d'autres membres ont préféré jeter l'éponge pour exercer un autre métier et subvenir à leurs besoins. Ce film documentaire donne un aperçu réaliste de la vie des artistes marocains.



M. Jamal Souissi

J'invite le jeune réalisateur du documentaire, Salim Akki, à me rejoindre, les deux autres jeunes réalisateurs qui ont été invités à participer à cette conférence, Hind Bensari et Reda Lahmoud, ainsi que M. Karim Addoul et M. Mohamed Lansari.

Je vais laisser d'abord Salim nous parler de son film, avant de donner la parole à nos autres panélistes.



M. Salim Akki

Jeune réalisateur

Bonsoir à tous.

J'aimerais tout d'abord remercier la Fondation Attijariwafa bank de m'accorder cette belle opportunité de projeter mon film.

Je joue avec le groupe « Wachmn'hit » depuis mes 15 ans. Cela fait déjà 12 ans. Grâce à eux, j'ai pu vivre très jeune beaucoup d'expériences à travers lesquelles je me suis construit.

L'histoire avec le groupe a commencé lorsque j'étais au lycée. Avant mes cours du soir, j'allais manger dans la laiterie où travaille Wahid, le chanteur du groupe. Petit à petit, j'ai pu découvrir son univers et c'est ainsi que j'ai intégré « Wachmn'hit ». Cette aventure m'a poussé à réaliser ce documentaire qui pose la question suivante « Pouvons-nous vivre de la musique au Maroc ? ». Je ne vous cache rien et cela transparait de façon claire dans le film, il est difficile au Maroc de vivre de sa musique.

M. Jamal Souissi

Je voudrais te poser une autre question : « Peut-on vivre du cinéma ? » ; sachant que tu es passé de la musique au cinéma.

M. Salim Akki

De mon point de vue, il est plus aisé de vivre du cinéma que de la musique au Maroc. Mais cela

reste un avis strictement personnel.

M. Jamal Souissi

J'aimerais aussi que l'on parle des étapes de la production de ce documentaire. Je tiens à préciser à l'assistance que ce film n'a reçu ni subvention ni aide. Salim a produit seul son film.

M. Salim Akki

Exactement.

J'ai réalisé ce film avec des amis, Marouane Khibit et Basma Serhani, dans le cadre de mon

parcours au sein de l'Université Abdelmalek Essaadi de Tétouan. Je l'ai réalisé avec mes propres moyens. L'Université ne m'a donné ni caméra, ni câble !

M. Jamal Souissi

Merci Salim.

Je passe à présent la parole à nos panélistes. Nous avons la chance d'avoir parmi nous Hind Bensari, une jeune réalisatrice qui a fait le déplacement de Paris pour participer à la conférence de ce soir. Peux-tu nous dire ce que tu penses de ce film ?



Mme Hind Bensari
Jeune réalisatrice

Bravo Salim pour ce film.

J'ai été très touchée par tes personnages qui ont parlé simplement d'un vécu que l'on connaît tous. Ce n'était pas une surprise. Tu les as filmés dans leurs conditions de travail actuelles, en suivant ceux qui ont décidé de continuer ou non à faire de

la musique. Tu nous a plongés dans leur réalité ainsi que dans leur moi profond, dans ce qu'ils auraient aimés être. J'ai aussi beaucoup aimé ton choix du noir et blanc. Ton passage du noir et blanc à la couleur est très réussi.

Je te félicite pour cette autoproduction.



M. Reda Lahmouid

Jeune réalisateur

Bravo Salim pour ton film. J'ai beaucoup aimé l'angle. J'ai surtout aimé le fait de donner la parole à ceux qui ont quitté le groupe. Je suis passionné de musique et je connais ce groupe « Wachmn'hit » depuis leur première apparition lors du festival L'Boulevard, mais jamais je n'aurais pu imaginer que parmi les membres du groupe, il y aurait eu un soudeur,

ou quelqu'un qui travaillerait dans une laiterie.

J'ai beaucoup apprécié aussi le fait que la musique ne quitte jamais celui qui est devenu soudeur. À mon sens, le moment le plus touchant est quand il reconnaît le son du « Do » au moment où il lance le morceau de fer par terre. Je te félicite encore une fois pour ton film.



M. Karim Addoul Critique de cinéma

Bonsoir à toutes et à tous.

Moi aussi je te dis bravo Salim. Ton film appartient à un genre précis, le documentaire, qui est le cinéma du réel.

Jusqu'à quel point considères-tu ton film comme faisant partie du cinéma du réel ? Pour le réaliser, il a fallu écrire un scénario et intégrer des choix

esthétiques et artistiques. Donc, où commence la réalité et où intervient la fiction ? Du moment que ce film a été écrit, jusqu'à quel point peut-on parler de rêve ?

Par exemple, prenons le cas de la jeune fille qui est venue acheter son petit déjeuner à la laiterie. Cela a-t-il été écrit ou est-ce quelque chose qui est arrivée par hasard ?

M. Salim Akki

Elle fait partie du réel. J'ai vu cette scène maintes fois lorsque j'allais manger chez Wahid. Je l'ai

donc fictionnalisée et intégrée dans l'écriture du scénario.



M. Mohamed Lansari Directeur de la Cinémathèque de Tanger

Je ne peux que reprendre ce que nos amis ont dit.

Merci encore Salim. Il y a une sincérité profonde qui se dégage de ton film. Cette sincérité se perd parfois en cours de route. En tout cas, bravo et merci.

Aussi, Jamal a précisé que tu n'as pas eu d'aide pour produire ton film, cela est malheureux. Nous avons besoin de films comme le tien. Nous sommes là pour soutenir et accompagner ce type de films et de démarches.

M. Jamal Souissi

Les acheteurs et distributeurs de films qui sont présents parmi nous et qui sont intéressés par la distribution de ce film, vous pouvez prendre attache avec Salim. Ce film a besoin de circuler et d'être encouragé. La Cinémathèque pourrait également le distribuer.

Vous gardez la parole M. Lansari. Pouvez-vous nous présenter la Cinémathèque de Tanger ?

M. Mohamed Lansari

Pour ceux qui ne la connaissent pas, la Cinémathèque est une association à but non lucratif. Ce n'est pas une cinémathèque d'État. Nous sommes dans le bâtiment du Cinéma Rif qui date de 1938. En 2005, lorsque le cinéma Rif allait fermer, une association a été créée en parallèle avec cette folle ambition d'en faire une cinémathèque régionale. C'est ainsi qu'a

été créé le projet de la Cinémathèque de Tanger.

Comme son nom l'indique, il y a un devoir de mémoire, celui de conserver le cinéma et de le montrer. Nous accompagnons le cinéma marocain mais nous donnons aussi une place au cinéma mondial sans distinction de nationalité, de format ou de genre. Nous traitons les films à égalité.

La Cinémathèque est aussi un lieu d'éducation à l'image. L'idée est de regarder des films ensemble, de prendre le temps d'en discuter avant, pendant et après la séance, et ce, à différents âges, et avec des publics différents (milieu hospitalier, associations, écoles, jeune public...).

Nous essayons de transmettre et de faire vivre des films comme celui que l'on vient de regarder au même titre que des films à plus gros budgets ;

et d'en discuter pour créer un espace de vie qui tourne autour du cinéma.

Typiquement, ce lieu a été imaginé et existe pour des moments comme ce que nous sommes en train de partager aujourd'hui : établir un état des lieux de notre milieu cinématographique, regarder et analyser des œuvres, et les placer dans un contexte géographique, social et culturel.

M. Jamal Souissi

Merci beaucoup.

En préparant cette conférence, j'ai appris que vous n'avez pas étudié le cinéma, vous venez du monde de la finance. Je trouve que c'est une très bonne chose, pour le cinéma marocain notamment, que d'autres spécialités s'y intéressent.

M. Mohamed Lansari

Je pense que la majorité d'entre nous choisit de se dédier à des métiers peu attractifs. Pourquoi ? Parce qu'à 18 ans, l'on n'arrête pas de nous dire que nous ne pouvons vivre du cinéma, de la musique, ou de l'art en général, et qu'il n'y a pas de débouchés dans ces secteurs au Maroc. Or, cela est faux. Je suis un salarié comme toutes les autres personnes qui travaillent dans ce lieu.

Certes, je n'ai pas étudié le cinéma, mais j'ai pu faire des formations parallèles. Lorsque la cinéphilie s'installe, le désir de transmission se manifeste. J'ai regardé beaucoup de films, j'ai grandi avec les films. À un moment, j'ai eu envie de partager cet amour du cinéma. J'ai même considéré que cette envie relevait de l'ordre de l'engagement politique. Je me suis dit : « les

cinéastes ont la responsabilité de produire des films, donc j'ai la responsabilité de partager ces œuvres et faire le pont entre une œuvre et un public dont elle n'aurait peut-être jamais croisé le chemin ».

Le cas de Salim est parfait pour illustrer cette responsabilité. Son documentaire est difficilement piratable, nous ne pouvons pas le trouver sur internet. Il n'a pas spécialement sa place dans les salles de cinéma commerciales de nos villes. Il est donc de notre responsabilité, de créer un pont entre cette œuvre et un public, en dehors des festivals professionnels du cinéma. L'objectif est donc de créer un espace d'échanges où les réalisateurs peuvent aller à la rencontre de différents publics.

M. Jamal Souissi

Merci M. Lansari.

Je passe maintenant à Hind Bensari qui va nous parler de ses débuts.

Mme Hind Bensari

Je remercie la Fondation Attijariwafa bank ainsi que toute l'équipe qui nous a accueillie chaleureusement à Tanger.

Je suis devenue réalisatrice de documentaires en 2013, par hasard. En 2013, une histoire au Maroc m'a touchée, celle d'Amina Filali, une jeune fille de 16 ans qui s'est suicidée après avoir été mariée de force à son violeur. Cette histoire m'a fait quitter mon poste au sein d'une banque d'investissement à Londres, pour 6 mois au départ. J'ai répondu à une sorte d'élan, car j'ai ressenti le besoin de revenir au Maroc que j'avais quitté à l'âge de 13 ans et de militer en tant que citoyenne en faveur de l'abrogation de la loi 475 qui, pour résumer, permettait le mariage des victimes de viol, à leurs agresseurs. Je résume le contenu de cette loi de manière schématique, le texte étant, bien entendu, plus complexe.

Ainsi, lorsque je suis arrivée au Maroc, j'ai contacté plusieurs associations. Mais je n'étais clairement pas la bienvenue.

Je me suis demandé comment je pouvais contribuer à faire évoluer le débat et aider à traiter le problème, du bas vers le haut, et non du haut vers le bas, et ce, en prenant en considération le taux d'illettrisme au Maroc qui est de 40%. Il m'est apparu que l'audiovisuel était le seul canal possible pour toucher un large public. Mais comment faire de l'audiovisuel lorsque l'on

n'en a jamais fait ?

J'ai découvert alors que pour faire du cinéma, il faut être en mesure d'écrire, d'argumenter, de dissenter et d'expliquer pour faire aboutir son idée.

Je reconnais aussi que je suis arrivée au bon moment. Le financement participatif commençait en ligne. Aux côtés de mes économies, j'ai donc demandé la participation des internautes. J'ai lancé mon idée de projet et au bout d'un mois, j'ai collecté le budget nécessaire pour faire mon film. Je n'avais donc plus le choix, il fallait que je saute le pas.

J'ai donc été introduite auprès des bonnes personnes qui savaient manier les caméras et le son. Nous avons réalisé le documentaire et nous l'avons fait vivre uniquement sur le net. Il a été ensuite repéré par Nabil Ayouch et Reda Benjelloun qui dirige la case Documentaires chez 2M. Dans un contexte de débat parlementaire autour de l'article de loi 475, Reda Benjelloun m'a proposé de faire campagne ensemble. J'ai accepté. Mais pour que 2M puisse acheter mon film, je devais avoir une société de production. Je l'ai donc montée pour vendre le film à la seconde chaîne nationale. Le jour de sa diffusion, le documentaire a été regardé par 2,5 millions de téléspectateurs. C'était le record d'audience de la semaine. C'est ainsi que j'ai compris que j'avais trouvé ma vocation par hasard et que je pouvais devenir cinéaste.

M. Jamal Souissi

Pouvez-vous nous en dire plus sur votre expérience de crowdfunding ?

Mme Hind Bensari

Le crowdfunding est un mode de financement très simple. C'était encore plus simple au début parce que nous n'étions pas nombreux et que c'était une toute nouvelle forme de financement.

Aujourd'hui, c'est un peu plus complexe parce qu'énormément de choses sont proposées sur les plateformes de crowdfunding. Mais grosso

modo, pour lancer son projet, il suffit de créer sa page avec une adresse email et un mot de passe, de réaliser une vidéo d'environ 1 minute 30 secondes pour expliquer et vendre son projet, et de préciser ce que les personnes qui auront contribué au financement du projet recevront comme rétribution lorsque le projet sera réalisé.

M. Jamal Souissi

Qu'avez-vous promis à ces gens ?

Mme Hind Bensari

Cela a varié selon les montants des différentes participations.

J'ai simplement remercié personnellement certaines personnes. À d'autres, j'ai envoyé des photos du tournage dédicacées ou une lettre

signée par les femmes interviewées dans le film qui avaient été victimes de viol et qui remerciaient ceux qui ont soutenu le projet. Enfin, d'autres personnes ont été nommées comme producteurs à la fin du film.

M. Jamal Souissi

Bravo Hind.

Vous voyez qu'il est possible de financer un film grâce au crowdfunding qui est autorisé à travers le monde. Au Maroc, cela n'est pas encore le cas, des discussions sont actuellement menées dans ce sens.

Je me tourne maintenant vers Reda qui est passionné de cinéma et de publicité.



M. Reda Lahmouid

Merci à la Fondation Attijariwafa bank d'avoir organisé ce bel événement. Merci également à M. Mohamed Lansari de la Cinémathèque de Tanger de nous accueillir.

Je suis un trentenaire et j'ai passé ces 10 dernières années dans un bureau, dans une agence de publicité, où j'ai cru que je rêvais d'être.

Je me retrouve beaucoup dans ce qu'a dit Mohamed Lansari. À 18 ans, au Maroc, que l'on soit passionné de musique ou de cinéma, on nous demande malheureusement d'étudier ce qui nous sera « utile », la musique et le cinéma étant considérés comme inutiles puisqu'ils ne permettraient pas de vivre décemment. C'est ce discours que j'ai toujours entendu et que j'ai intégré pendant 10 ans, jusqu'à ce que la passion prenne le dessus et me pousse à entreprendre des choses insensées.

J'interviens aujourd'hui dans le cadre de cette conférence en tant que réalisateur. Mais je ne réalise pas encore que je le suis ! Le CCM non plus d'ailleurs.

Le déclic a eu lieu lorsque j'ai participé à un atelier de formation à l'écriture et à la mise

en scène, coorganisé par une Fondation qui s'appelle Méditalents en partenariat avec l'Uzine, à Casablanca. J'y assistais chaque week-end. J'étais employé de bureau pendant la semaine, et le week-end, j'étais jeune réalisateur en herbe.

À la fin de cette formation, nous devions écrire et réaliser un court-métrage. Celui que j'ai réalisé a changé ma vie. Non pas parce qu'il était très bon. Il est sûrement très mauvais. Mais il a changé ma vie dans le sens où il m'a poussé à prendre la décision de devenir réalisateur. C'est en le réalisant que j'ai découvert ce que je voulais faire.

Depuis, j'ai donc quitté le salariat. J'ai commencé par réaliser des publicités, parce que le monde de la publicité me plaît aussi.

Aussi, il n'existe pas que le documentaire et le cinéma dans l'audiovisuel au Maroc. J'ai également réalisé des clips musicaux. Personnellement, cela me permet de réunir deux passions, le cinéma et la musique. L'on oublie un domaine très florissant d'un point de vue créatif au Maroc, celui de la scène musicale. Nous venons de regarder un documentaire musical. La musique avec des images, c'est encore meilleur. D'où l'importance à mes yeux de la réalisation des clips musicaux.

M. Jamal Souissi

Merci Reda de partager avec nous cette passion pour la musique et le cinéma. Je passe la parole à M. Karim Addoul pour nous parler de sa longue expérience dans le milieu scolaire et dans la sensibilisation des jeunes au cinéma.



M. Karim Addoul

Bonsoir à toutes et à tous.

Je remercie la Fondation Attijariwafa bank de m'avoir permis de m'exprimer ici devant vous. Effectivement, j'aimerais vous parler de ce qui se fait en amont. Que fait-on ici pour préparer les jeunes à choisir un métier de cinéaste ?

Mon intervention portera donc essentiellement sur les jeunes marocains et leur rapport à la création cinématographique. En tant qu'enseignant dans un lycée marocain, j'ai souvent essayé d'intéresser mes élèves à l'art en général, la littérature, le théâtre, la musique... et notamment, étant moi-même un cinéphile endurci, je pense que toute création artistique n'a véritablement d'existence que si elle a un public averti qui puisse l'apprécier. Je dirai même plus, il ne peut pas vraiment y avoir de création artistique s'il n'y a pas d'initiation et d'apprentissage au départ.

Tout créateur dans ce domaine, ou dans un autre, a un maître qu'il observe, qu'il imite et qu'il parfois dépasse. Alors que fait-on au Maroc pour permettre à nos jeunes de devenir des créateurs, des artistes, des réalisateurs, des scénaristes, des acteurs ?

Il existe évidemment des écoles où l'on peut apprendre le métier de réalisateur, à Rabat, Marrakech et Casablanca. Il existe même un Master en Cinéma à la Faculté de Tétouan.

Mais, qui a envie de poursuivre des études de ce genre au Maroc ? Les jeunes vont-ils encore au cinéma aujourd'hui ? À part les enfants issus de familles plus ou moins aisées qui peuvent s'offrir une séance au Mégarama devant le dernier blockbuster, il n'y en a pas beaucoup. Comme il n'y a plus d'ailleurs beaucoup de salles actives dans ce pays.

J'en ai fait l'expérience avec mes classes et mes élèves qui, pour la plupart, viennent de quartiers populaires. Depuis des années, je leur pose toujours la même question : « Qui n'a jamais mis les pieds dans une salle de cinéma ? ». Et à ma grande surprise et déception, plus de la moitié des mains est levée, pour ne pas dire toutes les mains. J'ai essayé d'y remédier en créant un cinéclub scolaire où je leur projetais des films classiques ou des films plus récents. Je me rendais compte que nos jeunes ne savaient pas voir un film ensemble, qu'ils n'ont pas la patience de suivre un film sans interruption, dans sa continuité. Des rires nerveux chez certains, une indifférence chez d'autres, des bavardages incessants ont de quoi décourager le plus coriace des animateurs.

Grâce à un partenariat entre la Cinémathèque de Tanger et la Direction Régionale de l'Éducation, une expérience très intéressante a vu le jour. La formule et l'objectif de cette activité parascolaire

se confondent dans un slogan significatif « Lycéens au cinéma ». Il s'agissait, en effet, de faire vivre aux jeunes lycéens une véritable expérience cinématographique en les faisant sortir des murs contraignants de leurs lycées pour leur offrir les véritables conditions du visionnage d'un film, à savoir, une salle obscure et un grand écran.

Au programme, trois films étaient choisis préalablement par un comité constitué d'un membre de la Direction, d'un représentant de la Cinémathèque et des professeurs animateurs des différents lycées participants. Durant les 4 années qu'a duré cette expérience, les élèves se rendaient régulièrement les samedis matin à la grande salle de la Cinémathèque, pour regarder d'abord un grand classique du patrimoine mondial, ensuite un film plus moderne et contemporain et enfin une œuvre en rapport avec le monde arabo-musulman, dont le Maroc. Les séances s'achevaient sur un débat autour du film avec nos jeunes spectateurs.

L'expérience a révélé au début les mêmes difficultés que j'avais rencontrées en classe, notamment le manque de concentration, les bruits, les allées et venues dans la salle, l'utilisation des smartphones durant la projection... Et le débat était très timide et peu d'élèves prenaient la parole. Mais, au fur et à mesure, l'intérêt croissait, l'attention augmentait et le débat se faisait plus passionné. Nos cinéphiles en herbe en redemandaient.

Il y a même eu un prolongement à notre activité au sein des établissements publics où étaient organisés des ateliers animés par des spécialistes, souvent de jeunes réalisateurs, qui venaient partager leurs expériences et éclaircir certains points techniques en rapport avec leur métier. Malheureusement, l'expérience n'a pas fait long feu.

Je ne peux vous décrire ma joie quand l'un de ces étudiants vient me voir pour me parler de son

désir de réaliser un film ou écrire un scénario. Mais mon enthousiasme est parfois de courte durée, car les bonnes intentions ne sont pas toujours suffisantes. Il y a un manque affreux de culture générale chez la jeunesse actuellement, et en particulier dans le domaine du cinéma. Il m'a été donné de participer en tant que membre du jury dans différents festivals, et force est de constater que seules quelques productions s'en sortent avec les honneurs au milieu d'un océan de médiocrité. La plupart des films réalisés se contentent de servir une série de clichés éculés sans aucune originalité et souvent dans un irrespect total de toute grammaire ou esthétique cinématographique, ce qui est loin d'être le cas du film que nous avons vu aujourd'hui et qui respecte, au-delà de mes attentes, tous ces critères.

Depuis l'avènement du numérique, et la prolifération des smartphones et tablettes..., nos jeunes semblent convaincus que n'importe qui peut faire du cinéma n'importe comment et en toute impunité. C'est le règne de la facilité.

Pour conclure, je pense qu'il est devenu urgent de remédier à ce vide dans notre enseignement. Il est impératif d'introduire dans nos programmes scolaires des modules sur l'image pour permettre à nos étudiants de choisir une branche cinéma. Je sais que dans beaucoup de foyers, le 7^{ème} art est encore considéré comme une futilité par les parents et par conséquent, par leurs enfants. Il est temps de mettre fin à cette méprise ou plutôt à cette malédiction qui frappe l'image du cinéma depuis des millénaires dans le monde arabo-musulman. Il est temps de mettre fin à l'analphabétisme dans ce domaine, en donnant à nos jeunes dès leur plus bas âge, tous les outils pour lire, décrypter, analyser les images de toutes sortes et favoriser ainsi le terroir dans lequel peuvent s'épanouir les futurs créateurs et les futurs réalisateurs.

Je vous remercie.

M. Jamal Souissi

Merci Karim.

J'ouvre maintenant le débat avec l'assistance pour que nous puissions dialoguer autour de la thématique de cette conférence « Où en est la création cinématographique au Maroc aujourd'hui ? ». La parole est donc à l'audience.

Séance de questions/réponses

Intervention d'un participant

Bonsoir tout le monde. Je félicite tous les panélistes pour leurs réalisations. Je prépare actuellement un doctorat en journalisme et en communication.

De mon point de vue, le cinéma au Maroc est très bon. Mais vous avez raison, il y a toujours des obstacles et des problèmes à régler. Je pense qu'avec les étrangers, les choses peuvent mieux se passer.

Merci beaucoup.



Intervention d'un participant

Bonsoir. Je tiens à remercier tous les panélistes de nous avoir éclairé sur le sujet.

Un jeune, qui a un don ou une passion, cherche également à s'accomplir d'un point de vue professionnel. Généralement, les jeunes finissent par abandonner leurs rêves et leurs passions pour emprunter une voie normale qui leur garantit une vie digne. Au final, nous n'avons pas vraiment le choix.

Nous nous demandons alors si la responsabilité incombe à l'État. La question de la responsabilité doit être prise en considération.

Aussi, que ce soit dans le documentaire, dans les courts métrages ou dans les films, nous voyons toujours les mêmes têtes, les mêmes réalisateurs, les mêmes acteurs. Pendant Ramadan, par exemple, ce sont toujours les mêmes visages que l'on retrouve chaque année. Quelle place pour les jeunes talents ?



Réponse de Mme Hind Bensari

Je vais essayer de vous répondre parce que j'ai un pied au Maroc et un pied à l'étranger. Je travaille donc dans deux économies différentes.

Le métier du cinéma est complexe, en termes matériels, financiers et humains. Un film de fiction, par exemple, nécessite d'embaucher jusqu'à 200 personnes, voire beaucoup plus. Un film documentaire, c'est au minimum 20 personnes. Donc, réaliser un film représente un projet financier qui doit budgétiser une masse salariale lourde. Ce projet bénéficie de subventions publiques dans certains pays, comme la France ou le Maroc entre autres. Dans les pays européens, il existe énormément de fonds publics dédiés au cinéma. Ce qui enclenche un cercle vertueux. Les subventions accordées servent à payer des salaires qui font vivre les gens dignement, et leurs films font le tour du monde, c'est, au final, du soft power. Dans des pays comme l'Angleterre, où j'ai grandi, ou les États-Unis, il existe énormément de fonds privés. Ces pays sont organisés en économie de marché avec une large place au mécénat. Mais dans tous les cas, ces systèmes prennent en compte le bien-être des personnes qui sont mobilisées dans le monde du cinéma, et ils sont exigeants quant à la qualité des créations.

Au Maroc, il existe des subventions publiques intéressantes et assez conséquentes, mais ne sont pas accordées, du moins pour l'instant, aux jeunes réalisateurs. De plus, ces subventions arrivent un peu trop tard dans le cycle de la création.

Concernant les documentaires, nous avons au Maroc, la chaîne 2M qui investit dans la production de documentaires indépendants et les diffuse les dimanches en prime time. 2M et Al Jazeera sont les deux seules chaînes dans le monde arabe à soutenir des projets indépendants comme les miens. Il n'y a pas de gros budgets, mais ils soutiennent à la hauteur des moyens disponibles. Cependant, les documentaires marocains voyagent beaucoup moins dans les festivals que les documentaires tunisiens ou libanais qui ne bénéficient pas de subventions ou de chaînes de distribution.

Concernant les réalisateurs, la responsabilité n'incombe pas aux chaînes de télévision comme 2M. S'il n'y a pas beaucoup de réalisateurs, cela est surtout dû à des problèmes systémiques.

Réponse de M. Jamal Souissi

Je vais intervenir cette fois en tant que Président de la Chambre des producteurs de films au Maroc, pour parler de la question des subventions.

Au Maroc, il ne s'agit pas d'une subvention à fonds perdus, mais plutôt, d'une avance sur recettes. En d'autres termes, l'État accorde aux producteurs un crédit sans intérêt et sans délai. Une fois que le film est réalisé et diffusé en salles, au premier dirham, selon le contrat entre le CCM et le producteur ou les coproducteurs, ces derniers commencent à rembourser l'État. Pour le moment, c'est le seul guichet existant au Maroc, en dehors des deux chaînes de télévision qui interviennent soit en tant que coproducteurs, soit en tant qu'acheteurs de droits de diffusion.

Les chaînes de télévision comme 2M accordent des sommes très minimes, qui sont de l'ordre de 150.000 à 250.000 dirhams pour les documentaires par exemple. Pour une équipe de 50 personnes, cette somme peut être dépensée en un jour ou deux. Il reste difficile de financer un film au Maroc aujourd'hui, qu'il soit un court-métrage, un documentaire ou un long-métrage.

Réponse de M. Reda Lahmouid

Vous parlez des difficultés relatives à la production cinématographique. De mon côté, j'aborderai une question toute aussi épineuse, celle de l'accès à la profession. Nous vivons dans un pays où, par exemple, des talents comme Quentin Tarantino ou Xavier Dolan, ayant remporté respectivement la Palme d'Or et le Prix du Grand Jury du festival de Cannes, s'ils étaient Marocains, n'auraient jamais pu réaliser leurs films parce qu'ils ne sont pas lauréats d'écoles de cinéma !

En effet, le CCM ne les reconnaîtrait pas en tant que réalisateurs et donc ne leur aurait jamais attribué la carte de réalisateur. S'ils ne sont pas reconnus par le CCM, ils ne peuvent pas accéder aux subventions. Ils peuvent, s'ils réalisent des

À l'étranger, il existe non seulement des fonds étatiques et des avances sur recettes, mais les régions participent également au financement des productions cinématographiques. En France ou encore en Espagne, les régions se livrent une rude compétition pour attirer des producteurs et des réalisateurs. Ces derniers bénéficient de certains avantages lorsqu'ils choisissent de réaliser un film dans une région ou une autre. Nous avons proposé cela à la Chambre des Producteurs pour que les régions commencent à participer. Nous avons mené cette expérience à Tanger. Nous avons constitué une Film Commission pour soutenir la promotion de la région grâce à l'image et au cinéma. Mais nous avons été confrontés à beaucoup de résistance de la part des politiques.

L'idéal serait que les entreprises privées s'intéressent à la production cinématographique. Mais la volonté politique est nécessaire à travers l'adoption d'un plan sectoriel à l'instar du tourisme ou de l'agriculture. Nous sommes actuellement en train de défendre ces propositions.

documentaires, être soutenus par 2M, BBC Arabic ou Al Jazeera. Hind Bensari par exemple ne peut pas bénéficier d'une avance sur recettes du CCM parce qu'elle n'a pas une carte de réalisatrice.

Certes, la création cinématographique au Maroc est florissante, mais il ne faut pas oublier que le cinéma reste un milieu difficile d'accès, voire fermé.

Par exemple, même lorsqu'un jeune réalisateur trouve un producteur prêt à financer son film, le CCM refuse le dossier de financement parce qu'il n'est pas détenteur d'une carte de réalisateur, alors que techniquement, la responsabilité artistique relève, en premier lieu, du producteur qui décide d'accompagner ou non le film en question.

Réponse de M. Jamal Souissi

Nous sommes en train de discuter avec les administrations de tutelle pour que nous puissions supprimer ce système d'octroi de la carte professionnelle, un système que nous avons importé de France, sachant que la France

elle-même l'a aboli.

Par le passé, ces barrières à l'entrée pouvaient être justifiées, mais aujourd'hui, le monde change.

Réponse de M. Karim Addoul

Reda, tu as parlé de Tarantino. Bien sûr, au Maroc, nous sommes dans une autre dimension. Il n'a pas fait d'école de cinéma, mais il y a quelque chose que l'on ne nous apprend pas dans les écoles, c'est la passion. Tarantino est un passionné, comme beaucoup d'autres grands metteurs en scène, que ce soit Martin Scorsese ou les réalisateurs de La Nouvelle Vague qui avaient débuté comme critiques de cinéma. Le moteur qui les poussait n'est autre que la passion. Cette passion leur vient des nombreux films qu'ils ont dû regarder depuis leur plus jeune âge.

Cette passion, où peut-on l'acquérir ? Même quand on a la possibilité d'aller dans une école de cinéma prestigieuse, est-ce qu'une école peut nous transmettre cette passion ?

Même chose pour la littérature. Devient-on écrivain parce que l'on va à l'école ?

Cela fait 31 ans que je suis dans l'enseignement, je ne vois pas les yeux des jeunes briller de cette passion qui consume le cinéphile. L'on ne peut pas devenir cinéaste sans cette passion.

Réponse de M. Mohamed Lansari

Reda, tu as parlé de Tarantino et de Dolan. De mon point de vue, je pense que ces réalisateurs se sont formés dans des salles de cinéma. On le voit dans leurs films. Les salles de cinéma sont une école comme une autre parce qu'elles montrent l'essentiel à travers des films qui peuvent changer des vies.

D'autre part, sans parler de cinéphilie, former les jeunes à l'image est nécessaire. À la Cinémathèque de Tanger, nous avons des ateliers pour les lycéens. L'objectif est de leur expliquer l'image, le son, la responsabilité qu'ils ont lorsqu'ils reçoivent des photos, comment ils peuvent les analyser et les interpréter, comment un propos peut être manipulé...

L'État doit prendre connaissance des actions qui sont menées dans des lieux comme le nôtre et prendre cette responsabilité de transmission en main. Il n'y a quasiment pas d'action culturelle. L'État doit développer des actions similaires aux

côtés des initiatives prises par le milieu associatif. Évidemment, n'oublions pas que le secteur privé a également son rôle à jouer. Nous sommes dans un contexte extrêmement compliqué, donc, par conséquent, extrêmement créatif, et nous avons tout à inventer. C'est une chance de pouvoir réfléchir encore à toutes ces questions, et de ne pas être déjà dans des acquis comme en France où ils sont constamment dans une réinvention de systèmes. Il y a donc toute une réflexion à développer et à faire mûrir autour de cette industrie de création. On l'appelle industrie parce que justement elle génère de l'argent.

Les lieux culturels, comme celui dans lequel nous sommes, génèrent du chiffre d'affaires tous les jours. La Cinémathèque n'est pas un lieu subventionné. Sa gestion a impliqué une réflexion économique qui lui permet aujourd'hui d'être à la fois rentable et engagée d'un point de vue culturel et éducatif.

M. Jamal Souissi

Merci à tous les panélistes qui ont fait part de leurs réponses. Nous avons encore le temps de donner la parole à 2 ou 3 fois invités dans la salle, avant de conclure.

Question d'un participant

Bonsoir.

Je voudrais revenir sur un fait d'actualité très important. Il s'est déroulé au Maroc il y a quelques semaines seulement. Le ministère de la Communication et de l'Information a disparu alors que le cinéma était dans les attributs de ce même ministère. Aujourd'hui, le cinéma relève du ministère de la Culture.

Est-ce que cela veut dire que le cinéma va enfin être reconnu comme un domaine de création et quitter l'idée d'un cinéma de propagande ? Est-ce que cela augure un vrai changement ?



Réponse de M. Jamal Souissi

Je pense que le cinéma a enfin retrouvé sa maison. La situation est meilleure ne serait-ce que d'un point de vue fiscal.

Mais, à mon avis, pour éviter cette dépendance vis-à-vis du politique, il faudrait créer une agence

nationale de cinéma qui aurait pour mission de gérer l'industrie cinématographique à la fois sur le plan financier et artistique. La télévision a la HACA, la presse a l'ANRT. Pourquoi pas le cinéma ?

Intervention d'un participant

Bonsoir tout le monde.

J'aimerais d'abord remercier tous ceux qui ont œuvré pour que cette rencontre puisse avoir lieu. Je remercie tout particulièrement la Fondation Attijariwafa bank pour son initiative.

En réalité, nous n'avons pas beaucoup de banques citoyennes au Maroc qui s'engagent dans l'art et la culture.

Tout à l'heure, M. le Directeur Général d'Attijariwafa bank a cité la Lettre Royale à l'occasion des Assises du cinéma, où Sa Majesté le Roi Mohammed VI appelait le public et le privé à soutenir les festivals et les professionnels du cinéma. Je pense qu'en soutenant les festivals, nous pouvons soutenir les jeunes qui aspirent à devenir réalisateurs. Un festival peut être un vrai tremplin pour un jeune réalisateur.



M. Jamal Souissi

Merci beaucoup, ce que vous dites est pertinent et tout à fait vrai.

Notre conférence touche à sa fin. Merci à la Fondation Attijariwafa bank. J'invite M. Omar Bounjou, Directeur Général du groupe Attijariwafa bank, à conclure.

Conclusion de M. Omar Bounjou

Je vous remercie pour votre présence. Je suis très impressionné par les parcours individuels que j'ai découverts ce soir. Pour un banquier comme moi, celui de Mme Hind Bensari est tout à fait exceptionnel, elle a quitté la banque pour s'engager dans une noble cause et à partir de ce combat, elle est devenue cinéaste. Ce parcours est tout à fait louable et impressionnant.

Le parcours de M. Reda Lahmouid l'est également à bien des égards. Il a décidé de devenir réalisateur et de vivre de sa double passion, la musique et le cinéma, après 10 années de salariat.

Mme Mouna Kably

Merci à tous d'être restés avec nous jusqu'à la fin.

Merci à nos invités pour votre brillante participation.

Je n'oublie pas non plus M. Salim Akki qui a réalisé son documentaire sur l'incapacité de vivre de sa passion. Bravo pour ce film.

Enfin, merci à M. Addoul pour le partage émouvant de votre expérience sur le terrain avec les jeunes lycéens. J'ose espérer qu'il y a des jeunes qui aiment le cinéma. Depuis mon plus jeune âge, j'adore le cinéma et je suis toujours comme un enfant dans une salle de cinéma lorsque je suis devant un écran.

J'étais très heureux d'être avec vous ce soir. Merci beaucoup.

Je vous invite à un cocktail dînatoire offert par la Fondation Attijariwafa bank.

La rencontre en images







LA FONDATION Attijariwafa bank, UN ACTEUR CITOYEN AU SERVICE DU DÉBAT & L'ÉDITION, DE L'ÉDUCATION ET DE L'ART & LA CULTURE

La Fondation Attijariwafa bank déploie toute son énergie et son savoir-faire depuis plusieurs décennies, en soutenant trois domaines essentiels pour le développement de notre pays, à savoir le débat d'idées & l'édition, l'éducation, l'art et la culture.

Le pôle Édition & Débats a pour mission de promouvoir un débat constructif sur des problématiques économiques, sociales, sociétales, et culturelles. À travers son cycle de conférences « Échanger pour mieux comprendre », le pôle offre une plateforme ouverte aux opérateurs, acteurs de la société civile, étudiants et enseignants universitaires, afin de favoriser l'échange avec les experts marocains et étrangers. Par ailleurs, le pôle Édition & Débats apporte son soutien à la publication de livres et manuscrits, et assure la diffusion de travaux de recherche et de productions intellectuelles réalisés par les entités de la banque.

Le pôle Éducation apporte un appui à l'enseignement sur l'ensemble de sa chaîne de valeur, du préscolaire au supérieur, afin de contribuer à la réduction des taux d'abandon et d'échec scolaire. Le pôle initie ainsi de nombreuses actions structurantes dans ce domaine comme le programme d'appui au préscolaire en faveur du quartier de Sidi Moumen à Casablanca ; le soutien à l'amélioration de la qualité du primaire au niveau des établissements publics ; et le soutien aux élèves de classes préparatoires dans leur préparation aux concours d'accès aux grandes écoles, à travers les semaines de concentration et l'amélioration de la qualité

de vie dans les centres de classes préparatoires. Par ailleurs, le pôle Éducation a fait preuve d'innovation en créant, en partenariat avec Banco Santander, le master « Banque et Marchés Financiers » ainsi que le portail et la carte Jamiati.

Le pôle Éducation est également engagé en faveur de l'encouragement de l'esprit d'entrepreneuriat et l'accompagnement des jeunes promoteurs. Enfin, le soutien aux associations en faveur des populations démunies ou en situation précaire constitue un axe d'intervention majeur du pôle.

Le pôle Art & Culture est un acteur majeur dans la démocratisation de l'accès à la culture et à l'éducation artistique des jeunes. Depuis plusieurs années, le pôle apporte un soutien à la création artistique contemporaine et facilite l'intégration des jeunes talents dans le circuit artistique. De même, il accompagne les projets universitaires et associatifs visant l'épanouissement artistique en milieu scolaire et universitaire. Initiateur de plusieurs expositions monographiques ou collectives, le pôle Art & Culture contribue à la promotion des artistes africains et fait de l'art, un vecteur de rapprochement et d'échange interrégional. Il assure, enfin, la conservation et la valorisation du patrimoine artistique du groupe Attijariwafa bank.

Dans chacun de ses trois pôles, la Fondation Attijariwafa bank a développé une expertise qu'elle met au service de la communauté ou tissé des partenariats solides avec des associations de renom afin d'optimiser la portée de ses initiatives citoyennes.



التجاري وفا بنك
Attijariwafa bank

Croire en vous

attijariwafabank.com